



Bibliothèque italienne

dirigée par Serge Quadruppani

Un certain visage de la littérature et de l'Italie

“ À examiner la quarantaine de titres qui occupent aujourd’hui les rayons de la Bibliothèque italienne et de son annexe « Suites italiennes », on peut voir se dessiner un certain visage de la production d’outre-Alpes, tel que nous l’avons vu apparaître depuis dix ans et tel que nous voulons le restituer au public français, à travers le prisme terrible et merveilleux de la traduction.

Oui, terrible et merveilleux. Terrible parce que, comme le dit l’adage oustralpin, traduire, c’est forcément trahir : combien de fois ai-je entendu, par exemple, des Italiens exprimer leur incrédulité sur l’idée qu’on puisse traduire Camilleri ? Le traducteur et son directeur de collection (quand ce n’est pas la même personne) ne cessent de se heurter au sentiment de l’impossible. Mais ils ne cessent pas de le surmonter. Car, pour peu qu’on renonce à l’obsession d’un « bon français » scolaire, pour peu qu’on accepte l’idée que l’idiome d’arrivée puisse être une matière aussi plastique que celle de départ, on trouve toujours, dans les déformations lexicales, dans les bizarreries syntaxiques, dans les langues régionales et dans le parler en général, le moyen de faire entendre la musique de l’auteur. Alors, survient ce merveilleux miracle : le violon a beau avoir été fabriqué au pays du cartésianisme et des jardins tirés au cordeau, les notes qui s’en échappent ont les accents truculents de la Sicile, les stridences futuristes d’un groupe d’auteurs bolonais ou la poésie baroque de Naples.

Le roman noir au cœur

Parce que la face obscure de l’humain éclaire tout le reste, parce que l’histoire de l’Italie n’a cessé de ressembler à un *giallo*, parce que, dans la Botte comme partout, le polar est un excellent analyseur social, et enfin parce que le roman noir incarne outre-Alpes le secteur le plus dynamique de la littérature, il occupe

une place centrale dans notre Bibliothèque. Mais, de Carlotto à Di Cara, de Dazieri à De Cataldo et Graziani, les œuvres proposées excèdent de partout les bornes du genre. La cruauté métaphysique du premier, le mélange de poésie et de trivialité du deuxième, la folie en miroir du troisième, l’ampleur balzacienne du quatrième, l’humour dépressif de la cinquième... toutes ces qualités les placent en dehors du cadre strict du polar. Mais on ne saurait davantage y faire entrer de force le délire BD-trash de Serio, la vision éclatée de Braucci, l’étrange magie d’Angioni et moins que tout autre Giuseppe Montesano qui tire des missiles érudits et farcesques contre la vulgarité marchande. Même Grimaldi et Macchiavelli, les plus conformes aux canons polareux, nous rappellent ce qu’on n’aurait jamais dû oublier depuis Simenon, à savoir que la littérature de genre peut être de la littérature tout court. Avec Wu Ming, singulier auteur collectif dont, après deux livres écrits en solo, nous publions le grand roman *Manituana*, et Valerio Evangelisti (*La Coulée de feu*) la Bibliothèque italienne reste habitée par l’exigence de qualité et d’expérimentation, en même temps qu’elle ne cesse de se confronter aux séductions de la littérature de genre (le polar, le roman historique, la science-fiction).

Les Italies

Andrea Camilleri, vaisseau amiral de notre flottille, a mis sous les yeux du monde les mille bannières des parlers de l’Italie, ces langues si diverses et si vivantes, mais qui ne se sont jamais séparées du pavillon national. La culture italienne, un temps menacée d’uniformisation linguistique (ce que l’État avait mis des siècles à imposer en France, la télévision, dans la Botte, menaçait de le réaliser en quelques décennies), a redécouvert, et notamment grâce à notre maestro sicilien, la richesse et la profondeur de ses identités multiples. Mais la Sicile de Camilleri, à y regarder de près, à travers les rapports si particuliers que ses habitants entretiennent avec l’État, avec la vie et ses saveurs, avec le destin et ses mauvais tours, est aussi une Sicile universelle. Loin de nous embourber dans un folklore

touristique, nos auteurs nous découvrent un pays où les racines servent à s'envoler... ou à s'enfoncer.

Sfregio (à paraître), de Francesco De Filippo, raconte comment un jeune Napolitain essaie vainement de ne pas devenir un camorriste. Écrit dans l'idiome parlé au pied du Vésuve, ce roman illustre avec une particulière acuité combien la langue, avec ses saveurs singulières et ses modes de voir le monde, est consubstantielle du destin. Dans *La Huitième Vibration* (à paraître), de Carlo Lucarelli, le programme de mélange des genres et celui de faire entendre les accents fusionnent dans une entreprise gourmande englobant tous les idiomes et parlant de la péninsule et divers genres littéraires (roman historique, polar, roman d'aventures, roman fantastique) pour conter la tragicomédie de l'empire colonial italien.

Dans la friction des corps et des langues contée par *L'Opéra de Vigàta* de Camilleri mais aussi par le *Qui est Lou Sciortino ?*, de Cappellani, ou *Le Naufrageur* de De Filippo, on sentira comme une métaphore de l'Italie réelle, de l'Italie rêvée (car la réalité sans le rêve n'est pas réelle), de cette Italie que notre Bibliothèque raconte : plurielle, habitée de violentes contradictions sociales, xénophobe ou généreuse, définitivement impure et mélangée, terre d'immigrants et d'immigrés, si terrienne et terreuse et paysanne et en même temps placée par la géographie au carrefour des grands vents du monde.

Un décalage fécond

À lire les titres et les auteurs que nous avons livrés, un aspect particulier de notre travail saute aux yeux. À côté d'auteurs comme Camilleri ou De Cataldo, qui sont des best-sellers en Italie, d'autres sont moins connus et même, nous avons pu le vérifier, certains à peu près inconnus du grand public italien. Pourtant, nous sommes aussi fiers d'avoir publié les uns que les autres et la contribution des seconds à la littérature italienne nous semble aussi importante que celle des premiers. À l'inverse, ce n'est pas parce qu'un auteur est best-seller en Italie que nous chercherons forcément et à tout prix à acquérir les droits de ses livres. Aux Éditions Métailié,

comme chez un certain nombre de nos confrères, on ne publie que les livres qui nous plaisent et que nous défendrons avec passion, parce qu'ils correspondent à ce que nous attendons de la littérature.

Non content de donner l'occasion à des auteurs de rencontrer un autre public, cela leur permet parfois de revenir vers celui de la Péninsule. Il est arrivé en effet que certains ouvrages, remarqués par nous ou par d'autres, connaissent une deuxième carrière dans leur patrie grâce au succès obtenu à l'étranger. Ainsi contribuons-nous à offrir sur la production littéraire italienne un regard décalé, qui peut permettre aux producteurs de culture de la Péninsule de prendre une certaine distance avec les critères du succès immédiat. C'est ainsi, entre autres, que les cultures dialoguent..."

